

À la recherche d'un refuge intérieur

Paxil® Blues. Antidépresseurs : la société sous influence de Christian Saint-Germain. Boréal, 163 p.

Nicolas Lévesque

Numéro 203, juillet-août 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18561ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, N. (2005). À la recherche d'un refuge intérieur / *Paxil® Blues. Antidépresseurs : la société sous influence* de Christian Saint-Germain. Boréal, 163 p. *Spirale*, (203), 34–35.

À LA RECHERCHE D'UN REFUGE INTÉRIEUR

PAXIL® BLUES. ANTIDÉPRESSEURS : LA SOCIÉTÉ SOUS INFLUENCE
de Christian Saint-Germain
Boréal, 163 p.

Toute l'importation des critères de la santé organique vers la santé mentale recèle une violence qui fait du prescripteur un agent insouciant des services correctionnels.
— Christian Saint-Germain

LA CAMISOLE de force symbolise notre rapport à la folie : l'intention est louable — comme si l'on tentait d'empêcher quelqu'un de tomber en morceaux ou de s'évader de lui-même —, mais le moyen, barbare. Les chaînes, les saignées, les lobotomies, les électrochocs... L'asile a toujours été politique, le lieu des expatriés de la norme, prisonniers de guerre torturés afin qu'ils révèlent les secrets de leur altérité. La cruauté est une forme de curiosité. L'histoire de la folie est une histoire d'horreur. Doit-on vraiment se réjouir du passage moderne aux armes chimiques que sont les psychotropes ?

Une (nouvelle) légitimation transcendante de l'ordre des choses

Dans *Paxil® Blues*, le philosophe Christian Saint-Germain remarque avec justesse que le sadisme des soins de santé mentale — cette « médecine de guerre », écrit-il — a pris les allures d'un masochisme : « [...] les sujets sont tenus de s'administrer eux-mêmes le correctif prescrit [...] La communion est alors parfaite entre un ordre normatif infailible et un sujet ne désirant que sa réhabilitation ou sa réintégration au sein de ce dispositif. » L'auteur perçoit dans la prescription massive d'antidépresseurs « un mode disciplinaire inédit soustrait à la discussion et conséquemment à quelque forme de résistance ». Un tel essai polémique apparaît donc comme une nécessité, d'une part en vertu de sa résistance essentielle aux marchands d'élixirs (flanqués de leurs experts et de leurs canons publicitaires), d'autre part en raison de son intérêt pour « ce qui a lieu par-dessus le marché » et qui « place la psychiatrie dans le champ idéologique ». Il importe de dénoncer les liens incestueux « entre les domaines médical, moral, mais aussi économique : porter secours à l'anxieux ou au dépressif a pour objectif de le remettre au travail, non de mettre en lumière des

contradictions ni de relier des symptômes ». Le médecin qui prescrit les pilules est aussi, très souvent, celui qui a le pouvoir de juger de la durée d'un arrêt de travail (et donc de l'indemnisation par les compagnies d'assurances). Dans un tel contexte, comment continuer à évoquer le consentement libre et éclairé de la prise de médicaments ? Plus grave encore, le fol engouement pour le comprimé « stabilise de manière définitive l'organisation actuelle du monde » et confirme « sa rhétorique implicite de fatalité économique, biologique et génétique ». Pourquoi réagir si mal à une si bonne société ?, demande l'ordre établi qui, en « pathologisant » tout ce qui lui résiste, refuse de se remettre en question. La médication sert de légitimation à un système de santé mentale en mal de temps — le temps qu'il faut pour écouter un être humain de façon unique et singulière, la disponibilité nécessaire pour aider, si l'on ne veut pas seulement classer, puis anesthésier. De son côté, « la ritalinisation de l'enfant » colmate les brèches du système d'éducation : qui a le temps pour la singularité de l'élève turbulent, pour le secret de son agitation ?

À la suite de Foucault, Christian Saint-Germain s'inquiète de voir ainsi la normalité ancrée dans un corps organique plutôt que dans un corps social, ce qui laisse entendre que les normes ne relèvent pas d'une politique et d'une histoire, mais bien qu'elles sont naturelles : « Comme si l'on pouvait arracher le "trouble" ou la "maladie mentale" à tout contexte et la replier strictement sur les conditions matérielles du fonctionnement du cerveau. » Un étrange frissonnement traverse le corps de qui sait y reconnaître la logique même de la ségrégation (suivant la race, l'âge, le sexe, par exemple) : ancrer un ordre social dans le sol d'un ordre transcendantal (biologique, dans ce cas-ci) qui vient justifier les injustices, les inégalités et assurer leur pérennité.

Par ailleurs, dans un bel élan nietzschéen, l'auteur reconnaît sous le voile du discours scientifique actuel la présence spectrale de la religion refoulée — n'avait-elle pas promis de survivre à (sa propre) mort ? Christian Saint-Germain illustre le déplacement de libido dans l'imaginaire collectif : « L'enjeu social de l'utilisation des psychotropes réside dans un transfert sur des substances, en raison du fait que les montages

institutionnels ne représentent plus une figure de l'Autre. » La « fonction normative du discours médical » semble hériter de la mission morale de la religion. Par l'entremise de l'incessant contrôle du corps qu'elle met en scène, la science accomplit, comme en après-coup, le rêve chrétien par excellence. « On voit ici ce qui en somme a remporté la victoire sur le Dieu chrétien : la moralité chrétienne elle-même [...] », avait déjà pressenti Nietzsche (*Le gai savoir*). Au sein de cette « immense pastorale biochimique », le pilulier devient « une providence portative », « un petit moulin à prière, comme les grains exacts d'un chapelet ». L'identité diagnostique a pris la valeur d'un baptême. La communion n'est pas chose du passé, elle s'est transformée : « La prise matinale du comprimé consacre l'appartenance anonyme à la communauté des fidèles [...] »

Que signifie aider ?

Paxil® Blues offre plusieurs niveaux de lecture. Alliant le singulier et le général, à la manière d'une signature dans la pierre, ce texte au style métissé suit le tracé de la plume polyphonique d'un patient, d'un fils, mais aussi d'un professeur, d'un père et d'un intellectuel. L'autoportrait de ce professeur désabusé, en proie à « l'absurdité de l'existence » et sous l'influence d'antidépresseurs, peint, du même geste, un portrait de la culture occidentale, en quête de repères, en pleine crise de la transmission. Le deuil du père de l'auteur fait écho à la perte de Dieu le père. Les scènes psychique et collective se font signe. À même sa propre voix, il entend le chant des sirènes pharmaceutiques, ces appâts fantasmagiques qui procurent au capitalisme son emprise psychologique : « Étrange histoire d'amour faite d'émerveillements devant le fait de ne pas attendre, de ne rien devoir à quiconque, de recevoir un confort immédiat. » Sous cet angle, la frontière entre les objets de consommation, les drogues légales et les drogues illégales paraît s'embrouiller, devenir trouble et confuse.

Le récit de la dépendance de l'auteur porte la marque de la recherche collective d'une figure parentale, sécurisante et protectrice dans l'espace social. Celui qui ne peut s'empêcher de consommer cherche-t-il à être avalé par quelque chose de plus grand que lui ? Cette

Marseille le 27 juillet 2003

Coucou Pierre

Je suis ici depuis 2 semaines déjà et je trouve étrange de ne pas rencontrer Edouard tel que prévu chez notre ami Mostapha.

Si tu as toi des nouvelles de lui, tu serais adorable de me mettre un peu au courant. Je te donne ma nouvelle adresse de courriel.

eveoutremer@hotmail.com

Gros bisous,

Eve

phrase survient à la fin du livre et en révèle la charpente invisible : « Toute ma vie chaotique depuis Longueuil n'est qu'un effort malheureux pour trouver un refuge. » Cet essai célèbre implicitement le passage de la pilule à la plume ; l'essayiste a trouvé, dans l'écriture, une hospitalité plus heureuse, moins dévorante. Le « refuge biochimique », tel que le nomme Christian Saint-Germain, trahit la difficulté d'installer en soi un abri et garde le réfugié dépendant d'une solution extérieure, ce qui prolonge indéfiniment la quête illusoire de l'objet permanent, jamais absent, parfait. Les différentes formes de dépendance témoignent d'un narcissisme qui ne parvient pas à se nourrir suffisamment de l'intérieur, comme si une présence intérieure ne pouvait prendre le relais du monde extérieur lorsque l'être aimé s'absente, lorsqu'il y a manque, déception ou insatisfaction. Par-delà l'offre d'un accueil psychique inconditionnel, aider signifie permettre la transformation de la dépendance en indépendance, favoriser l'intériorisation d'un refuge, ou, selon une autre métaphore, donner la possibilité de mettre en chantier cet essentiel travail de deuil qui construit le Moi à partir des traces de l'autre. Il ne s'agit pas d'un repli sur soi, mais bien de cette sécurité qui donne la chance de voyager dans l'insécurité, de la fiction identitaire qui permet la rencontre de l'altérité — c'est pouvoir s'abandonner, sans rester captif.

Qu'est-ce que l'autorité ?

Par-delà l'interdiction ou la promotion des psychotropes, l'éthique de la psychanalyse ouvre une autre scène, où se dévoile l'exigence d'analyser le transfert (de chacun et de la société en général) au « pharmacopouvoir », à « Big Pharma ». Après avoir souligné l'importance de la singularité, du récit de soi et évoqué l'idéal « d'individus capables de se tenir de l'intérieur », Christian Saint-Germain surprend en s'attaquant (de façon trop légère) à la pratique psychanalytique, faisant fi de ses principes révolutionnaires, pourtant si proches de l'élan de ce livre, notamment le principe de l'analyse du transfert qui vise, entre autres choses, à redonner à l'analysant la passion dont il a investi le psychanalyste. Tenir compte de cette révolution inédite dans le rapport au pouvoir — qui va bien au-delà des formes, certes critiquables, que prend actuellement la pratique de l'analyse — aurait nécessairement poussé cet essai, déjà pertinent, encore plus loin, vers une réflexion fondamentale sur la responsabilité et sur l'autorité. Faire mieux que la camisole chimique ne se limite pas à respecter les différences, être ouvert d'esprit et accepter les gens comme ils sont. Il faut repenser et remplacer l'indispensable présence d'une autorité sociale, si l'on ne veut pas abandonner ceux dont la détresse

cherche désespérément une limite extérieure, une hospitalité ultime, les bras d'une mère ou d'un père, les murs de l'hôpital ou de la prison, une sorte de Moi auxiliaire, quelque chose ou quelqu'un qui contient, pour un temps, le débordement psychique. Comme tout bon livre, *Paxil® Blues* dépasse les visées de son auteur, qui s'en tient aux antidépresseurs (et aux anxiolytiques), abandonnant ainsi le traitement de la psychose, comme pour se faire pardonner, « aux diverses générations de molécules qui en stabilisent les délires ». Or, le taux de médicalisation ne reflète pas la nature des problèmes, il révèle plutôt la part de notre ignorance du psychisme humain. Les trompettes du progrès tentent d'enterrer cette vérité : sur plusieurs plans, l'humanité n'est pas encore née.

Le défi est immense, à la fois impossible et incontournable : comment offrir au réfugié (à l'enfant, à l'élève, au patient, au spectateur, au lecteur...) un nid dont il pourra s'envoler ? Comment tendre vers une culture qui favorise la construction d'une intériorité au lieu d'exploiter la dépendance des citoyens ? Ainsi que nous aide à le comprendre Christian Saint-Germain, c'est tout un projet de société que recouvrent les psychotropes. L'avenir n'est pas bouché, on le gave comme une oie.

Nicolas Lévesque